



FRANÇOIS

PLACE

la nuit
la nuit,



DANS LA MÊME COLLECTION

Depuis qu'elle est morte elle va beaucoup mieux, Franz Bartelt

Sous-titres, Anton Corbijn

Il me faut te dire, Arlette Farge

Bon qu'à ça, Jiří Kylián

Un souffle sauvage, Jérôme Lafargue

Ce que la vie signifie pour moi, Jack London

Une histoire de tempête, Hubert Mingarelli

Tendres rumeurs, Dominique Sigaud



© Les Éditions du Sonneur, 2017

Dessins : © François Place

Collection dirigée par Martine Laval

ISBN : 978-2-37385-065-9

ISSN : 2495-2680

Dépôt légal : septembre 2017

Conception graphique : Sandrine Duveillier

Les Éditions du Sonneur

5, rue Saint-Romain, 75006 Paris

www.editionsdusonneur.com

FRANÇOIS
PLACE

la nuit

la 2^e C¹

..... collection

CE QUE LA VIE SIGNIFIE POUR MOI

Les histoires pour François Place sont des bouts de mémoire, des pierres ramassées sur les chemins buissonniers de l'enfance. Il lui faut « les garder, les polir », comme il l'écrit, les protéger tel un trésor plein de mystères, de richesses, et leur laisser le temps de traverser... le temps – de devenir autres.

Dans La 2 CV, la nuit, ces pierres du hasard prennent corps, s'enveloppent d'images et de mots, de personnages et de paysages, et retracent toute une époque, sinon une épopée. Et si l'enfance n'était que cela, une épopée ? Une aventure à hauteur de gamin, quand tout est à prendre, à apprendre, à comprendre – à vivre.

Avec sa « tête de linotte et [ses] deux pattes qui sortent d'un short », l'horizon n'est jamais assez loin pour lui.

Il l'avoue: il a « la mauvaise habitude de se promener dans les nuages ». C'est aussi l'avis de sa grand-mère, qui préfère, de loin, qu'on garde les pieds sur terre: « On n'a pas idée d'être autant dans la lune. » Presque un extraterrestre, le François... Ou une graine d'artiste. Là-bas, il a forgé son imaginaire d'illustrateur et de conteur. Là-bas, il a aussi appris le pouvoir des mots et du silence.

Quelques années et albums plus tard, dont Les Derniers Géants désormais entré dans la légende, le petit François devenu grand a toujours ce regard émerveillé sur le monde. Un regard bienveillant, accueillant, amoureux. Pour cette 2 CV, la nuit, l'artiste délaisse ses aquarelles, ses géographies fabuleuses, ses voyages au-delà du réel pour jouer avec ses pierres-souvenirs, leur donner

PRÉFACE

une écriture gouleyante. Il part guilleret en expédition vers son enfance et métamorphose ainsi ses vacances à la campagne en une histoire commune, mieux, universelle.

Nourri aux grandes fresques humaines des Conrad, Melville, Stevenson autant que de littérature française, François Place célèbre ici les fiançailles de l'humour et de la tendresse, du plaisir et de la gourmandise, de la générosité et de l'innocence. Cette innocence, réminiscence de regards étonnés, qui affleure à chaque page et possède le pouvoir de réveiller l'enfant que, tous, nous cachons en nous-mêmes.

MARTINE LAVAL

Pour Louis, Louise et Roger.

Pour Jacques, Odette et Séraphine.

LE CHEMIN

Longeant la route des hêtres, la « petite Vézère » roule ses eaux vives en contrebas d'un talus couvert de fougères. Nous devions en remonter le cours pour passer l'été au pays de ma mère : un hameau, quelques maisons regroupées au cœur du vieux pays, très loin de la banlieue que nous habitions. Ma vie se passe alors entre ces deux pôles : une cour d'école du début des années 1960, close sur ses quatre marronniers à vingt kilomètres de Paris, et cet endroit ouvert à tous vents, à plus de cinq cents kilomètres de là, où le temps semble réglé sur une horloge qui a perdu son cadran et ses aiguilles.

Famille nombreuse, puisque nous sommes six enfants, une mère institutrice, un papa peintre, c'est le début des années 1960 : la banlieue est reliée à Paris par un train à vapeur, les vergers et les jardins ouvriers commencent à céder la place aux grands ensembles. On porte la

blouse à l'école, et les « habits du dimanche » un jour par semaine, mais les variétés diffusées à la radio annoncent des comportements moins guindés. Malraux vient de lancer sur tout le territoire les MJC, Maisons des Jeunes et de la Culture. Mon père dispense des cours de dessin dans celle de notre petite ville, la tablée du soir accueille souvent des originaux que je regarde avec des yeux ronds. Les plus âgés se livrent, pendant la séance du ciné-club, à des débats incandescents, que 1968 portera au rouge. Tout cela, qui passionne mes aînés, passe largement au-dessus de la tête du petit garçon que je suis, plutôt dans les nuages, selon les propres termes de mon entourage. Le grand événement que j'attends n'a rien à voir avec le « grand soir », il est beaucoup plus modeste, bien qu'annonciateur de liberté: ce sont « les grandes vacances ».

Après une carrière de granite, on bifurque, et la voiture quitte le goudron de la départementale pour s'engager sur un chemin de terre. Celui-ci fait un virage serré après une arche de viaduc étroite et sombre, adossée à une butte boisée, et qui se dresse là comme la porte séparant deux mondes. Une fois franchi cet obstacle, tout le reste

disparaît comme par enchantement : l'école, la banlieue parisienne, la longueur du trajet. Le chemin serpente entre les pacages, s'engouffre sous une forêt de sapins, puis longe un bois de châtaigniers dont les déchirures du feuillage laissent deviner, au loin, les toits du hameau perché sur l'autre rive d'un vallon. Enfin c'est le dernier virage, la voiture rétrograde avant d'attaquer la ligne droite qui marque la fin du voyage.

La première habitation est une chaumière abandonnée. Muette, impavide, elle se tient là comme une borne dédiée aux sorcières et aux fées, et j'ai, chaque fois que je lui jette un œil, l'impression bizarre que c'est elle qui nous regarde. L'écroulement de sa toiture, colonisée par les herbes folles, marque le passage de mes plus jeunes années. Bientôt, elle ne sera plus qu'un tas de pierres envahi de ronces et d'orties, qui disparaîtra avec le goudronnage du chemin. Puis un hangar flambant neuf s'élèvera sur son emplacement, la dalle de béton engloutissant ses anciennes fondations. Il est inutile de s'y attarder puisque nous sommes arrivés. Voici Orluc : une poignée de bâtisses et de maisons posées sur une butte, avec pour pivot un tilleul, trois cent soixante degrés de

paysage corrézien à disposition, et un air tout neuf pour remplir les poumons.

La voiture se range dans la cour du tonton. Les portières claquent. On va dire bonjour très vite avant d'aller se dégourdir les jambes. On suit le chemin blanc et cailleouteux qui se divise en deux après la dernière maison. À droite, il descend vers le ruisseau, à gauche, il grimpe vers les pâtures. C'est une fine cicatrice qui court entre murets et clôtures, une cicatrice à la taille de nos genoux nus. Une trace de sol à vif, avec sa crête herbue qui sépare les ornières, ces deux sillons plus clairs qui s'en vont sous leur berceau de feuillages, et les ronces des talus auxquelles on grappille des poignées de mûres. Le moindre sentier, ici, se doit d'être tout en bosses et en ressauts, et il suffit d'un orage pour le transformer en rivière sablonneuse, semée de nids-de-poule et de flaques à libellules.

Une cicatrice, oui. La belle couture qui ferme sur lui-même l'ancien temps, quand le pays des animaux et celui des hommes, c'est-à-dire le terroir des fables et la maille des voix qui le recouvre, étaient noués si serrés ensemble qu'ils paraissaient deux mains aux doigts

entrelacés. Le vieux pays où tout se faisait encore au pas lent et mesuré des attelages.

Deux mois d'été vont se passer là, au pays natal de ma mère.

Entre l'étable des Vinatier et le courtil du tonton, une sente bosselée de granite descend en coupant deux fois le chemin principal. Les vaches doivent s'y faufiler en file indienne, elles ne peuvent pas s'y regrouper. On les suit, la trique à la main, en criant des ordres d'une voix aiguë. Aujourd'hui, je les trouve bien patientes, ces braves vaches. Indulgentes, même, envers l'arrogance de leurs petits maîtres hauts comme trois pommes. C'est vrai que le monde paraît bien vaste à mener de si grands animaux, mais de là à croire qu'on les domine... Elles auraient pu raccourcir nos brèves existences d'un simple coup de patte ou de corne, si elles l'avaient voulu. Au lieu de quoi elles se laissaient mener dans une indifférence nonchalante, il est vrai en nous montrant leur cul.

L'odeur de bouse et de purin qui s'écoule de l'étable prend aux narines. Les orties menacent les guibolles, on accélère le pas. Parfois, le sabot d'une bête glisse dans

la pente avec un bruit de galet roulé, elle doit se mettre au trot pour rattraper le troupeau qui s'engouffre plus loin sous un bois de chênes et de houx, entre deux murets couverts de mousse. Bientôt les vaches de tête arrivent à la source. On les entend patauger. Leur mufler renifle la surface de l'eau, elles boivent à longs traits, plongées dans l'ombre des feuillages qui bordent la mare. Leurs jarrets s'enfoncent dans le lit de feuilles mortes, l'eau se trouble de remontées de vase. Des têtards y nagent avec de fulgurants changements de direction. L'esprit des fontaines s'amuse sans doute à jouer ici avec ces animaux minuscules, en les catapultant d'une pichenette invisible. C'est lui qui provoque ces arabesques, cette panique éperdue et silencieuse de virgules noires.

On rassemble le troupeau pour le pousser plus loin, on suit la pente de la colline vers les pacages semés de genêts et de bruyère mauve. De temps à autre, une des vaches, saisie d'une inspiration soudaine, s'arrête, le dos arqué, la queue dressée. Son trou de balle se dilate pour laisser passer une boue noire qui tombe à terre avec trois ou quatre flocons. Une autre, un peu plus loin, pissera en

cataracte, au beau milieu de la troupe, qui continue à marcher de son pas de sénateur. Cela fait partie de mes premiers étonnements, cette désinvolture à maculer le paysage de gros pâtés, alors que franchement, à l'école, la moindre petite tache d'encre au milieu des lignes d'écriture est très mal vue, voire punie. En même temps, les vaches ne vont pas à l'école.

Mais ceci résume un peu la situation : dans cet endroit où tout change, où la nature se montre à nu, où l'on dispose d'une liberté immense à proportion des impératifs qui gouvernent l'année scolaire, où le temps s'écoule sans réveil ni décompte des jours de la semaine, eh bien, on peut faire pipi où on veut et quand on veut. On a le droit d'appeler ça le bonheur.



LES VELLES

Tonton Roger ne changera jamais. C'est une certitude. Il a toujours le même âge et la même dégaine, une silhouette maigre flottant dans sa veste de velours brun, le pantalon de coutil passé dans les bottes, la casquette vissée sur la tête. Le nez fin, busqué, les joues creuses et râpeuses comme du papier de verre. Tout ce qu'il fait, qu'il soit assis ou debout, sous le soleil ou sous la pluie, il le fait au rythme tranquille d'un qui sait que le travail avance aussi sûrement qu'on lui consacre le temps nécessaire. Le seul changement notable que je lui ai connu dans mon enfance est le passage de sa vieille paire de sabots à une paire de bottes en caoutchouc. Les sabots correspondent à la période où il s'occupait encore des bœufs, qui commençaient leur journée par une bonne ration de foin en guise de carburant.

Tonton Roger – nom que je prononce d'un seul souffle et en un seul mot, comme je dis Tontonlouis ou Tata-

louisette – est l'âme pratique de ces lieux. Je l'ai toujours connu vieux garçon. Il seconde tonton Louis sans en prendre les ordres, il exécute les tâches journalières comme s'il accomplissait à chaque fois un rite précis et particulier, dévolu à chaque endroit. C'est une leçon, cette attention calme, volontaire, qui ne se laisse jamais distraire, quand il fend une bûche ou tape sur un caillou. Ses mains refermées sur le manche concentrent et mobilisent toute son énergie. De là où je viens, de l'école, on dirait : « Il s'applique. »

Il est taiseux.

Il sort de sa poche le paquet de petit-gris et le bloc de papier à cigarette Job, il roule sa clope, la fiche entre ses lèvres, puis il actionne du bout du pouce la mollette de son briquet à essence, les mains en coupe pour protéger l'étincelle embrasant la mèche de coton. Avant de finir en minuscule mégot, cette cigarette, collée à sa lèvre inférieure, sera bien rallumée deux ou trois fois. On peut dire, sans exagérer, que tonton Roger pourrait servir de modèle à l'archétype de l'homme tranquille. À condition de mettre sous le mot tranquille des possibilités d'explosion, des coups de gueule assortis d'une mobi-

lisation de toute la carcasse. C'est donc une tranquillité dense, et vaguement imprévisible.

L'un des rares moments où l'on peut voir Roger se mettre à courir, c'est lorsqu'un troupeau de velles a décidé de se faire la belle. Les velles sont de très jeunes génisses, qui sortent tout juste de l'enfance. Ces créatures sont d'ordinaire fort craintives. Il faut les voir quand une averse un peu drue les oblige à chercher refuge, blotties au fond du pré de la Julie, sous la frange noire des châtaigniers. Toutes fines, serrées comme des pauvresses, flanc à flanc, collées les unes aux autres, les oreilles en alerte, le museau humant avec précaution le rideau de pluie qui leur masque la pente d'où monte un léger voile de brume. On voudrait les faire rentrer à l'étable, leur mettre une petite laine, les mettre à dormir auprès de leurs mamans.

Pourtant, il suffit de pas grand-chose pour que ces timides effarouchées se réveillent effrontément. On a beau leur donner des prairies vertes et grasses, une herbe tendre et craquante, il faut les surveiller comme le lait sur le feu. Elles ont, comme qui dirait, des crises d'adolescence. D'un coup, les limites de pâture indi-

quées par la clôture leur semblent trop étroites, ou bien c'est un lapin qui les nargue en broutant sous leur nez, un renard qui s'est glissé dans leur dos, le bruissement inquiétant de feuillages traversés par une brise un peu nerveuse. Et là, tout change. Gracieuses, rebelles, haut perchées sur leurs pattes gantées d'un blond crème, les voilà qui cèdent à une brusque bouffée d'indépendance. Elles se mettent au galop, avec force gambades et sauts de carpe. La première à franchir les barbelés entraîne toutes les autres derrière elle. Et alors c'est la folle vie, la liberté, les vacances.

Du moins, jusqu'au moment où Roger s'en aperçoit. Car il finit toujours par s'en apercevoir, tonton Roger, même quand il vaque à ses affaires de l'autre côté du hameau. Il lâche aussitôt la pelle ou la fourche, rameute quelques paires de jambes, dont les nôtres, qui tricotent sous des culottes courtes, et autant de bras, armés de bâtons taillés pour l'occasion. Le jeu peut commencer. Du côté des velles, c'est assez simple : elles doivent faire tourner Roger en bourrique. L'agacer, l'énerver, le foutre en pétard, quoi. Mais bien. Pas à moitié. Alors elles foncent, direction le ruisseau, en passant par chez

les Brette, pataugent joyeusement pour remonter vers la ligne des sapins. Quelle légèreté dans la lande ! Un moutonnement fauve, délié. Et les nuages, au-dessus, heureux de passer par là, qui se mirent dans les plats du ruisseau, entre deux sauts de cailloux. Roger arrive trop tard, lâche un juron entre les dents.

« Mais encore ? semble dire la meneuse (car chez les velles, il y a toujours une meneuse), plantée sur ses appuis, en le regardant avec de grands yeux pleins d'innocence, passés au khôl pour l'occasion. On sort. On n'a pas le droit peut-être ? »

Non, on n'a pas le droit. L'affaire ne peut pas en rester là, et ce n'est pas qu'une question de prestige. Roger a du boulot.

Le voilà obligé d'élaborer une stratégie, une tactique au pied levé. Il nous place, nous, les petits, dans les étroitures du chemin, avec mission de garder le passage. En short et en chandail, la canne à la main pour sabrer les graminées dans l'attente du choc final, on bombe légèrement le torse, car on se sent soudain des responsabilités militaires. Mais ces putains de velles ont trouvé un autre passage et ont déjà pris une autre direction.

« Bordel de bordel! » gronde Roger. Le jeu commence à durer un peu trop à son goût. Je sens que ça va se gêter. On a franchi un cap, diraient nos politiques, on est passé à une phase supérieure. Il va falloir faire appel aux blindés, je veux dire la 2 CV, pour rattraper la tête du troupeau qui s'éloigne vers la Nouaille. Justement, voilà Louis qui revient de Bugeat. Ça va chauffer. Les velles, qui n'ont pas étudié l'histoire des batailles, savent confusément qu'elles doivent privilégier la guerre de mouvement. Dès qu'on met en place une nouvelle ligne Maginot, elles la contournent d'un large mouvement tournant. Elles ont le souffle et les jambes. Avec ça, du plaisir et de la malice à revendre. Et de la grâce. Mais on finit par gagner. Eh oui, les jolies, l'instinct ne suffit pas, il faut aussi une bonne connaissance du terrain. Donc, ça se termine toujours de la même façon. On les ramène à leur champ, et même si elles trouvent le moyen de faire encore les fières, le museau en l'air, à trotter sur le bout de leurs sabots comme sur des talons aiguilles, elles ont bel et bien perdu la partie. Elles se dispersent. On comprend, aux frissons qui agitent leurs flancs et à leur façon de balayer la queue, qu'elles restent agacées, un brin

vexées. Puis elles font comme si on n'était pas là, et se remettent à brouter. Façon de dire : l'incident est clos, dégagez, il n'y avait vraiment pas de quoi en faire un fromage. Roger referme la trappe derrière elles. Il s'attarde un peu, vérifie d'un coup d'œil circulaire qu'aucune ne s'est blessée pendant l'équipée sauvage. Il rallume sa clope, soulève sa casquette, découvrant au-dessus du front hâlé un superbe crâne poli comme un boulet d'ivoire, et il rit avec une petite toux, les yeux plissés, heureux du bon tour qu'elles lui ont joué, en soufflant, mi-admiratif, mi-contrarié : « Ah, bougres de garces ! »



Tout petit déjà, François Place dessinait. Des récits de batailles, avec de minuscules personnages sillonnant d'immenses paysages. Lors de ses vacances en Corrèze, dans la ferme de son oncle et de sa tante, il découvre un monde nouveau, tourné vers la nature et les animaux, presque une autre planète. Malgré les jeux partagés avec les autres enfants de la famille, parfois – il l'avoue – il s'ennuie. Alors il rêve, griboille, mijote des histoires. Dans *La 2 CV, la nuit*, l'artiste délaisse ses aquarelles, ses géographies fabuleuses, ses voyages au-delà du réel, le temps de jouer avec l'écriture et ses souvenirs.

Avec comme à son habitude une bonne dose d'humour et de tendresse, François Place nous emmène en voyage au cœur de son univers d'artiste et nous raconte les enchantements de ses jeunes années qui ont fait de lui un homme doué pour l'imaginaire et l'amitié.

François Place est né et vit dans la région parisienne. Il est l'auteur et l'illustrateur de romans et d'albums pour la jeunesse, dont Les Derniers Géants, désormais légendaire.



LA COLLECTION CE QUE LA VIE SIGNIFIE POUR MOI

Ce que la vie signifie pour moi est l'un des titres emblématiques de l'œuvre de Jack London. C'est désormais aussi une collection, dirigée par Martine Laval, où s'expriment ceux qui pensent notre temps, le rêvent, l'écrivent, lui donnent vie : écrivains, philosophes, scientifiques, peintres, musiciens...



ISBN: 978-2-37385-065-9

13,50 euros